

UTILISATION DE LANGUES DIFFÉRENTES DANS L'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Marcelle Fournier, Marie-Noëlle Schurmans & Pierre R. Dasen

Université de Genève, Suisse

Abstract. Les apports de cet article, inséré dans une série de recherches portant sur les représentations sociales (RS) de l'intelligence, se situent à deux niveaux. 1. Au niveau empirique, sont présentés les résultats d'une enquête effectuée en patois, auprès d'une population rurale, dans les Alpes suisses. L'analyse des connotations sémantiques de deux termes du patois - "fin" et "malin" - qui rendent compte du terme français "intelligence", montre la complexité de l'utilisation différentielle de ces mots, dans différents segments de la population. 2. Au niveau théorique et méthodologique, la comparaison de ces résultats avec ceux d'une enquête préalable réalisée en français auprès des mêmes sujets, attire d'une part l'attention sur l'effet de l'utilisation de langues différentes dans l'étude des représentations et, en particulier, sur celui de l'articulation entre le statut attribué aux langues et le statut attribué à l'interviewer; elle renvoie d'autre part à la différenciation des dimensions sociétale et groupale, dans l'approche de la structure des RS.

Abstract. As part of a research programme on the social representations of intelligence, this paper provides empirical data from a study carried out in the local vernacular language, called "patois", in a rural population of the Swiss Alps. Two patois words are used to express the concept of intelligence: "fin" and "malin". An analysis of the semantic connotations of these words shows the complexity of their use by different subgroups of the population. At the theoretical and methodological level, the comparison of these results with those of a previous study carried out in French with the same informants, draws attention to the impact on the study of social representations of the use of a particular language in bi-lingual subjects. Attention is paid to the status attributed to each language, and to the status of interviewers, insofar as they are linked to dimensions of the social representations related to the society as a whole or to specific social groups.

Les apports de cette étude, insérée dans une série de recherches portant sur les représentations sociales (RS) de l'intelligence, se situent à deux niveaux.

1. Au niveau empirique, nous rapportons une enquête effectuée en patois auprès d'une population rurale dans les Alpes suisses. L'analyse des connotations sémantiques de deux termes du patois, "fin" et "malin", montre la complexité de l'utilisation différentielle de ces mots, dans différents segments de la population.

2. Au niveau théorique et méthodologique, la comparaison de ces résultats avec ceux de nos enquêtes préalables, renvoie d'une part à la différenciation des dimensions sociétale et groupale dans l'approche de la structure des RS; elle attire d'autre part l'attention sur l'effet de l'utilisation de langues différentes dans l'étude des représentations et, en particulier, sur celui de l'articulation entre le statut attribué aux langues et le statut attribué à l'interviewer.

Situons rapidement les recherches antérieures de notre équipe. Au départ, dans le cadre d'une étude de psychologie transculturelle sur le développement cognitif de l'enfant Baoulé en Côte d'Ivoire (Dasen et al., 1985), en rapport avec les contextes culturel et éducatif (Dasen, 1988), une première étude cherchait à déterminer quelle était la définition "émique" que donnent les parents Baoulé de "l'intelligence" de leurs enfants. Dans l'analyse du champ sémantique de la notion de "n'glouèlè" -traduction la plus proche du terme français

"intelligence"-, nous avons suivi Mundy-Castle (1974) dans la distinction qu'il a introduite entre des composantes dites "sociales" (valorisation de l'être collectif, gestion des relations interpersonnelles et de la cohésion du groupe) et les composantes dites "technologiques" (promotion individuelle, rationalité, capacités cognitives telles que le raisonnement, la mémoire, la rapidité d'apprentissage). Une distinction de cet ordre, avec certaines nuances, semble apparaître, en effet, dans toutes les conceptions africaines étudiées (cf. Serpell, 1993), avec une valorisation plus importante des composantes "sociales" (S) que des composantes "technologiques" (T). Dans des entretiens semi-directifs réalisés avec 42 couples de parents Baoulé, deux-tiers des thèmes cités pouvaient être classés S, et un tiers T.

Nous avons alors fait l'hypothèse qu'en étudiant la construction sociale occidentale de la notion d'intelligence, nous trouverions une pondération inverse de ces deux grandes catégories. C'est effectivement ce que nous avons mis en évidence, même dans une société rurale de montagne, dans laquelle les enfants sont souvent appelés, tout comme les enfants Baoulé, à participer aux tâches liées à l'exploitation d'une entreprise familiale (Schurmans & Dasen, 1992; Schurmans, Dasen, & Vouilloz, 1990/91). Dans les entretiens semi-directifs effectués avec 66 couples de parents, en effet, plus de trois-quarts des thèmes relevaient de la catégorie T, quels que soient les sous-groupes distingués (agriculteurs ou non, personnes âgées [plus de 75 ans] ou plus jeunes [25 à 68 ans¹]).

Nous avons pu cependant étudier une hypothèse complémentaire selon laquelle cette définition technologique de l'intelligence traduit en réalité une conception dominante exogène, véhiculée par les médias et l'école: elle met en lumière les dimensions sociétales de la représentation et masque les dimensions groupales spécifiques, présentes dans certains segments de la population (en particulier, une partie des agriculteurs et les personnes âgées)².

Pour mettre en évidence ces dimensions groupales, nous avons recouru à une technique d'enquête différente, le classement de descripteurs présentés sur des cartes qu'il s'agissait de trier. Ces descripteurs, provenant de l'analyse de contenu des premiers entretiens semi-directifs, étaient choisis pour représenter, à parts égales, les catégories S et T. La présence de nombreux descripteurs S semble, en quelque sorte, avoir autorisé l'expression des dimensions groupales de la représentation. Ainsi, les personnes âgées, par exemple, choisissent à 52% les descripteurs S.

La technique méthodologique utilisée pour explorer les RS influence donc, de toute évidence, leur contenu manifeste dans la mesure où elle intervient sur le plan de la relation négociée entre l'enquêté et l'enquêteur (Schurmans, 1994). Les effets de telles variables contextuelles ont été déjà abondamment étudiés en psychologie sociale, et en particulier en psychologie sociale interculturelle, au point où Jahoda (1988) s'est demandé si l'importance des effets de contexte n'interdisait pas, en fait, toute conclusion sur l'existence même de processus psychosociaux plus généraux.

L'étude que nous présentons ici s'est, au départ, focalisée plus précisément sur les questions suivantes:

- une différence de contenu apparaît-elle lorsqu'on explore les RS, chez des personnes bilingues, dans l'une puis dans l'autre langue?
- dans le cas où cette différence est manifeste, peut-on la rapporter aux dimensions sociétale et groupale de la représentation?

Dans le cas qui nous préoccupe, on peut penser en effet qu'une des langues, le français, véhicule les normes sociétales, alors que l'autre langue, le patois, relève d'un univers plus

¹ Le critère ayant présidé à ce découpage repose sur la présence d'enfants en âge d'études, dans les familles considérées; la tranche d'âge principale est de 35 à 45 ans.

² Pour une définition de la distinction entre dimensions sociétales et groupales, voir Schurmans, 1990.

groupal. L'utilisation du patois pourrait donc être une autre façon d'atteindre les dimensions groupales des représentations, du moins chez les personnes dont il constitue la langue première. Il s'agit là réellement d'une hypothèse ouverte: Yang et Bond (1980), par exemple, ont mis en lumière un effet inverse: les réponses de Chinois bilingues (Chinese University of Hong-Kong) étaient plus marquées par leur appartenance ethnique lorsqu'un questionnaire était présenté en anglais que lorsque le même questionnaire était présenté en version chinoise (l'identité ethnique de l'expérimentateur, par contre, ne semblait avoir qu'une influence marginale). Ces auteurs considèrent cependant que cet effet aurait été inversé si les sujets avaient accordé une valorisation plus positive aux éléments non-chinois de leur environnement ainsi que l'a montré Earle (1969; cité par Yang & Bond): dans un autre contexte (University of Hong Kong), en effet, les réponses à une version anglaise du questionnaire manifestaient une identification plus anglaise. Yang et Bond (op. cit., p. 424) concluent en ces termes: "In cultures concerned with suppressing conflict, subjects may decline to affirm their identity when dealing in an identifiable way with someone from a different culture. Alternatively, they may affirm their identity in ways that are not perceived by their interactant from the other culture but which would be clearly understood by members of their own culture". Dans une discussion ultérieure, Bond et Yang (1982), font clairement appel aux courants de la psychologie sociale qui se penchent sur les processus de différenciation entre groupes sociaux: "When a bilingual is conversing in a second language, what strategies are adopted to protect cultural identity? Do some features of interaction show cross-cultural accommodation, others, ethnic affirmation? How does the cultural composition of the interactants affect the process?".

Kè iè-tu éthré oun fin èn Olèinna?

La connaissance du patois par M. Fournier, co-auteur de cet article et originaire de la commune où s'est déroulée notre étude, a permis de répliquer une partie de la recherche. Les entretiens semi-directifs ont été repris en patois, avec 20 des couples interrogés précédemment (entre un et trois ans auparavant) en français³. Relevons que le choix de ces couples a été réalisé sur la base des analyses de correspondances, effectuées sur le matériel des entretiens en français, qui avaient permis de montrer l'impact de l'appartenance de groupe dans la variation des réponses interindividuelles (Schurmans & Dasen, 1992): ont été retenus les couples dont les positions manifestaient clairement une appartenance de groupe.

La variable langue cependant est sans nul doute confondue avec d'autres facteurs, comme le statut de l'enquêteur. En effet, les entretiens en français ont été effectués par des étudiants de l'Université de Genève, perçus localement comme des "étrangers"; dans la réplication de l'enquête, en revanche, les personnes interrogées connaissaient personnellement M. Fournier, et la considéraient comme l'une des leurs. Notre étude ne permet donc pas de discerner l'effet langue et l'effet observateur; elle se situe plutôt à un niveau exploratoire, inspiré par la formule guide selon laquelle: "N'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation, à n'importe quelle fin, avec n'importe quel effet" (Windisch, 1989, p. 175). Cette formule attire en effet l'attention sur l'une des questions centrales de l'étude des RS, celle de la constance *versus* la variation du contenu des RS ainsi que des facteurs susceptibles de rendre compte de cette dernière. Elle renvoie également au point de vue théorique développé par Grize (1993, p. 151) à propos de la logique naturelle: "tout

³ Les limitations de l'étude n'ont pas permis de contrôler un éventuel effet d'ordre.

discours en langue naturelle offre une dimension argumentative. Et, si cette dimension est importante ici, c'est qu'elle ne se conçoit pas en dehors d'un contexte social". Enfin, elle rappelle le propos de Hewstone (1989) selon lequel "Quels que soient le temps et le lieu où se situeront les chercheurs qui étudieront le savoir social, il leur faudra s'intéresser au contenu, et plus précisément au langage de ce savoir". Pour Hewstone, en effet, le fait que le contenu de la connaissance sociale ait été souvent ignoré est une conséquence malheureuse de l'émergence de la "cognition sociale": les raisons de cette focalisation reposent sur le fait que l'on relie les contenus sociaux et cognitifs à la culture, le temps et la situation et que l'on croit, en revanche, que les processus cognitifs sont universaux.

Le cadre de l'étude

Notre étude s'est déroulée dans la commune d'Evolène (Val d'Hérens, canton du Valais, Suisse). Nous ne reviendrons pas ici sur le cadre général ni sur les détails de la population étudiée, qui ont été décrits dans nos articles précédents. Par contre, quelques précisions sur le patois utilisé dans cette région seront utiles: elles donnent des informations précieuses sur les valorisations différentes du français et du patois, articulées avec les enjeux identitaires de la collectivité et les transactions sociales portant sur l'ouverture *versus* la fermeture vis-à-vis de l'extérieur (Schurmans, 1994).

A l'époque romaine, le Valais s'est vu imposer le latin. Comme dans l'ensemble des territoires romanisés, la langue latine s'est fortement diversifiée; dans la région qui nous concerne, ce processus s'est sans doute vu accentué à cause des conditions topographiques - les longues vallées latérales de la partie romande, qui isolent les populations- et a donné naissance aux patois du Valais romand. Ces patois se situent dans l'une des trois grandes zones d'intercompréhension qui se dessinent au cours du Moyen-Age, à côté des langues d'Oc et des langues d'Oïl: le franco-provençal. La langue française y a donc eu peu de place jusqu'au XIX^e siècle; à cette époque, grâce à la circulation des idées stimulée par la Révolution française, elle gagne cependant du terrain. Le patois du Valais romand n'a, par contre, que très légèrement subi l'influence de l'allemand.

Que devient le patois, actuellement, dans la commune d'Evolène? Une distinction s'impose d'emblée entre les Evolénards du "Haut" et les Evolénards du "Bas". Le "Bas" c'est le village d'Evolène qui présente le plus grand réservoir de population et la plus grande ouverture au tourisme. Les jeunes ont moins d'activités agricoles, font des apprentissages en dehors de la commune, travaillent fréquemment dans la vallée, la ville de Sion n'étant qu'à une vingtaine de minutes d'Evolène. Ils ont, pour la plupart, abandonné plus vite et plus nettement le patois. Le "Haut" c'est une série de petits hameaux plus calmes, avec une vie communautaire plus feutrée. Une de nos interlocutrice âgée faisait remarquer qu'on ne verrait jamais une femme ou un groupe de jeunes femmes du "Haut" dans un café, alors que cela se fait au village d'Evolène. Les rues des hameaux du "Haut" sont vides, le soir: les gens restent chez eux.

La différence de fidélité au patois entre "Haut" et "Bas" repose en grande partie sur le fait qu'étant plus réservés, plus fermés peut-être, les gens du "Haut" se marient moins à l'extérieur de la commune. Dans les familles où les deux époux sont Evolénards, on continue donc à parler habituellement le patois avec les enfants. Dès que l'un des conjoints, par contre, vient d'ailleurs -même d'une commune toute proche, telle Saint Martin ou Hérémente, par exemple- la langue parlée en famille devient le français. Malgré la distinction du "Haut" et du "Bas", la grande majorité de la population âgée de plus de vingt ans reste cependant, dans toute la commune, fidèle au "vieux parler", se sert presque exclusivement du patois avec les gens de même génération.

En revanche, la langue officielle des assemblées primaires, du conseil communal, de la commission scolaire ou des travaux publics est le français, langue d'Etat; les protocoles sont en effet toujours rédigés dans cette langue. Quant aux réunions de type plus "privé", telles que les réunions d'un parti politique, du comité de la chapelle ou d'un consortium d'alpage, elles se déroulent en patois, à moins qu'il ne doive être tenu compte d'un technicien ou d'un membre du clergé, venant de l'extérieur de la commune.

L'école ne semble pas avoir joué un rôle très actif quant à la disparition ou au maintien du patois, le dialecte n'ayant jamais été une langue écrite. Jusqu'il y a quelques années, lorsque les enfants de conjoints évolénards se trouvaient en majorité, toutes les interactions entre écoliers se faisaient en patois et l'on conservait le français pour l'enseignement. Il n'y a jamais eu vraiment de pression de la part des enseignants, comme ce fut le cas dans d'autres vallées -Nendaz, par exemple- pour imposer le français en dehors de l'école et si, dans la cour d'école, on parle à ce jour plus souvent le français, c'est en fonction du mélange croissant de populations. Cette évolution vers l'abandon du patois n'est d'ailleurs notable que dans le village d'Evolène; dans les hameaux, on peut entendre encore beaucoup le patois, même dans les classes enfantines des Haudères.

Évolution interne du patois

Les Evolénards, surtout ceux de la génération moyenne -trente-cinq à cinquante ans- sont conscients du changement survenu dans l'usage de la langue, durant ces vingt dernières années. Certains mots, certaines expressions disparaissent, en particulier quand ils sont relatifs à certains objets ou techniques devenus anachroniques.

Ainsi, par exemple:

- on ne cultive plus ni le blé, ni le froment, ni le chanvre, ce qui a amené la complète disparition du vocabulaire lié à ces matières et à leur exploitation;

- dans les fermes actuelles, ne sont plus utilisés que trois sortes de récipients -les bidons, les boilles et les boîtes- alors que les anciens utilisaient "une mèstra" pour traire les vaches, "un brotsètt" pour abreuver les veaux, "une brènta" ou "brèntòn" pour amener le lait à la laiterie, "un aüjè" pour transporter les fromages, "un kartètt" pour conserver le sel devant l'écurie, "une emùna" pour y laisser reposer le lait en vue de l'écramer, et "une bourriru" pour battre le beurre. Tous ces récipients, conçus en bois, étaient prévus à la taille d'une petite exploitation familiale et ont, à ce jour, complètement disparu parce que trop petits pour les besoins des exploitations actuelles;

- la même évolution s'observe en ce qui concerne l'outillage utilisé pour l'exploitation des forêts, devenue une occupation de spécialistes, armés de tronçonneuses et de haches, alors que la journée en forêt était autrefois un travail communautaire pour lequel on emportait différents types de scies -"récha", "réchetta", "egoïnu", "bambàna", "récha dè zòou"-, différents types de haches -"bàrda", "tsapoùja", "àssa", "bardetta", "goùja"- auxquelles s'ajoutaient un "tsapin" pour déplacer les billes de bois, des "koûinchu" que l'on enfonce dans les billes à l'aide d'un "mal" ou d'une "maïutsu", ainsi que des "ferrèss", des "trèss", des "taperèss" qui servaient à fixer les billes de bois à l'attelage du mulet.

La disparition de tout ce vocabulaire spécifique attriste les anciens qui voient disparaître, en même temps, tout un mode de vie.

Influence du français

Les spécialistes du patois ne remarquent pas une évolution de l'accent ni de la phonétique, mais bien l'ingérence plus ou moins importante de mots français que l'on "patoise" (Schule, 1965).

Il n'existe pas de mot patois, par exemple, pour désigner les techniques, les matériaux ou les moyens de locomotion apparus à partir de 1920. Pendant un certain temps, la pratique a consisté à appeler tout ce qui était véhicule, "machyùna", qu'il s'agisse d'un tracteur, d'une voiture ou d'un vélo, mais les mots français sont actuellement utilisés tels quels, même par les personnes âgées, parce qu'il n'y a pas le choix: leur équivalent, en patois, n'existe pas.

On relève également tout un réseau de mots patois qui ont perdu leur sens premier: les pratiques s'étant modifiées, il y a changement d'affectation. Le mot "mèjòn", par exemple, signifiait la cuisine, par opposition au "péyo"; il n'y avait, en effet, dans les maisons traditionnelles, que deux pièces: la cuisine (mèjòn) et la grande chambre (péyo); la période actuelle a vu l'ajout d'une salle de bain -"sàla dè beïn"- des toilettes -"cabünet"-, des chambres à coucher -"dè tsàmbrè"-, d'une cuisine -"koujùna"-; les mots "péyo" et "mèjòn" sont ainsi devenus des termes généraux et synonymes: on dira "lù mio péyo" ou "lù mèjòn" pour désigner "ma maison", "mon chez moi".

Malgré la très faible évolution interne du patois, se manifeste donc, en revanche, une nette mainmise du français sur le parler local, qui se voit étouffé, soit par la profusion de nouveaux mots, tirés du français, soit par la modification du sens des mots, liée à l'apparition d'un mode de vie différent, plus urbain. Si certains considèrent comme normale cette adaptation qui permet au patois d'être utilisé, malgré les nouvelles techniques et les nouvelles situations, par la majorité de la population, il est certain que les anciens s'insurgent en entendant ce parler hybride, où le vocabulaire se trouve envahi de mots français, teintés d'accent local.

Résultats

Aspects qualitatifs

Le premier objectif de la recherche menée par M. Fournier consistait à découvrir le "terme" qui correspondait le mieux à l'adjectif français "intelligent". Relevons d'emblée que le mot "intelligent", prononcé "entellüzen" en patois, n'existe pas dans le dictionnaire de patois (Follonier-Quinodoz, 1989). Il s'agit bien là d'un mot français, tout comme "vélo", "transistor" ou "vidéo", présentant une légère transformation, en vue de lui donner l'intonation du patois. Jamais les anciens n'utilisent ce mot sans l'expliquer, le faire suivre d'une précision, et tous sont d'accord sur le fait que c'est un mot emprunté. Il est donc difficile d'obtenir une traduction précise du mot français, qui se livre plutôt par diverses expressions: leur choix différencie les anciens qui utilisent des expressions typiques, spécifiques à la région, et les jeunes qui adoptent des expressions proches du français ou complètement françaises.

Six entretiens exploratoires non-directifs, avec des personnes d'âge, de milieu, de village différents, mais tous parlant patois régulièrement, ont cependant permis de mettre en évidence les expressions "éthré oun fin" (être un fin ou une fine) ou "éthré oun malin" comme les meilleures traductions du mot français "intelligent".

Vingt entretiens focalisés ont ensuite été réalisés, entièrement en patois également, en utilisant une entrée en matière standardisée:

- *"Comment dis-tu en patois "être intelligent"?"*

Puis:

- *"C'est quoi, pour toi, un enfant "<ici intervenait le mot/les mots utilisés par le répondant lors de la question précédente>?" Si tu en avais un, comment voudrais-tu qu'il soit?"*

1. Dimensions sémantiques du mot "fin ". Les personnes âgées, à une exception près, utilisent le mot "fin" et le définissent avec les caractéristiques qui suivent.

- *"C'est une personne qui a toutes les qualités, qui sort de l'ordinaire et qui fait face à toutes les situations. On en connaît une, dans chaque village et à chaque génération".* Dans l'un des villages, on a ainsi cité plusieurs fois la même personne comme exemple du "fin": il s'agissait d'une personne qui remplissait les feuilles d'impôt et écrivait les lettres des autres, tirant ainsi d'affaire une bonne partie du village, quant aux difficultés administratives qui pouvaient se présenter.

- *"C'est aussi une personne qui sait se comporter, qui a une conduite adéquate dans son milieu".* L'exemple négatif est donné d'une famille dont tous les membres sont considérés comme "intelligents à l'école" mais où chacun a un comportement social dérangeant: alcoolisme, paresse, langage grossier...

- *"C'est aussi quelqu'un qui est courageux, ne fait pas de tort aux voisins, fait son devoir tranquillement, même si chacun dans le village sait qu'il n'a jamais bien appris à lire".* On observe dans les réponses qu'un "fin" présente les caractéristiques suivantes: bon, charitable, honnête ("onéto" dans le sens de poli), agréable, serviable. Il est également travailleur et réfléchi. Il n'essaye pas de faire du tort aux autres, les respecte et n'abuse pas de son esprit pour les "rouler". Une seule personne âgée affirme: *"ça <la bonté, l'honnêteté> c'est autre chose que l'intelligence, c'est un autre domaine".*

- Enfin, une qualité supplémentaire est souvent citée: l'esprit d'économie. Dans sa vie de tous les jours, il n'est pas naïf, sait s'affirmer et faire marcher ses affaires.

Quelles références aux caractéristiques de type T, et en particulier à l'intelligence scolaire? Il y en a bien peu. Les anciens, sans nul doute, prennent au sérieux le rôle de l'école comme celui de l'enseignant, et ont toujours souhaité que leurs enfants soient de bons élèves; personne ne cite cependant la qualité "enstrouik" (instruit) pour définir le "fin". On s'accorde à dire qu'un "fin" est capable, qu'il est doué pour tout, qu'il fait tout avec une grande facilité: *"Il peut tout être et tout faire".*

Bien différente est la conception de certains jeunes qui privilégient le mot "fin". Ils ne mêlent pas les qualités de cœur, la bonne conduite, la conscience, aux capacités manuelles ou à celles de l'esprit. Pour eux, le "fin" c'est celui qui a du savoir, c'est un bon élève, instruit, capable, qui sait tout, peut parler de tout. On lui reconnaît du courage, de l'endurance. L'avis le plus courant, cependant, est celui qu'exprime, en ces termes, un jeune agriculteur: *"Le 'fin' c'est celui qui ne se laisse pas rouler; c'est souvent un grand paresseux parce qu'il trouve des expédients ou fait travailler les autres à sa place. Il n'a pas forcément de grandes qualités de cœur: intelligence et conscience sont deux chapitres différents".*

2. Dimensions sémantiques du mot "malin". Le terme de "malin" est habituellement privilégié par les jeunes et ne recouvre pas vraiment la même idée que le "fin" des anciens. On pourrait plutôt affirmer qu'il fait bon vivre avec un "malin", ainsi que l'exprime cet extrait caractéristique: *"C'est quelqu'un d'habile, prudent et bienveillant dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, qui essaye d'avoir un bon contact avec chacun, ne s'en rit pas et aide à la bonne collégialité".* On cite là, en exemple, le nom d'une famille réputée pour avoir désamorcé des bagarres dans le village, prêté discrètement de l'argent et que l'on connaît pour user de son influence pour l'harmonie de la communauté.

On raconte aussi plusieurs anecdotes pour illustrer ce qu'il ne faut pas faire ou être pour qu'on puisse vous considérer comme un "malin". Par exemple, n'est pas "malin" celui qui

entraîne les jeunes à la boisson ou au gaspillage, qui sème la discorde par des bavardages ou qui achète inconsidérément voitures coûteuses ou reines d'alpage⁴. On connaît, dans chaque village la personne qui provoque les conflits et qui, par conséquent, ne peut être considérée comme intelligente au sens de "malin". A plusieurs reprises, des interlocuteurs différents ont cité le même nom et ceci sans explications complémentaires: l'exemple qu'on donnait devait suffire pour éclairer la notion de "non-intelligence".

Parmi nos interlocuteurs, une personne pense qu'un "malin" peut être rusé, méchant, paresseux mais que s'il est capable, économe et de bon jugement, on peut tout de même dire que c'est un "malin". Un "malin", enfin, c'est aussi celui qui s'adapte bien aux nouvelles techniques, sait profiter de ce qu'il voit faire, a de la présence d'esprit et ne laisse pas aller ses affaires à la dérive.

Les jeunes agriculteurs parlent de l'école avec respect et estiment qu'il est nécessaire en ce moment de faire un apprentissage ou des études, mais ils disent aussi qu'on reconnaît surtout un "malin" au fait qu'il sait gérer son train de campagne en développant ce qui pourrait faciliter le travail et la vie de famille. Pour mieux vivre, on s'entraide, on se partage les tâches, d'où la nécessité de savoir vivre et coexister dans un village.

Aspects quantitatifs

Le tableau 1 présente les fréquences brutes issues de l'analyse de contenu des données brièvement décrites ci-dessus. Les réponses ont été classées en trois grandes catégories: S, T et A (autres).

Dans la catégorie S, s'inscrivent les caractéristiques suivantes: honnête, bon, charitable, travailleur, généreux, fait son devoir, onéto (poli, gentil, agréable, serviable), sait vivre, sait se comporter, a une bonne conduite, a le respect de soi et d'autrui, ne se moque pas des autres, ne fait pas de tort, réfléchit avant de parler, a du discernement, est économe, sociable et estimé.

Dans la catégorie T, on trouve: comprend vite, a de la présence d'esprit, sait réfléchir vite, est éveillé, a du savoir, est bon écolier, est instruit, a du savoir faire, est capable, a un bon raisonnement, s'adapte, a une grande facilité, est doué, sait tout, peut parler de tout, est ouvert aux choses du monde, est cultivé, sait prévoir et se débrouiller.

Dans la catégorie résiduelle, nous avons classé des traits de personnalité (a de la volonté, est courageux, etc.) ou d'autres descripteurs qu'il est difficile de classer en S ou T (p.ex.: est "fin" pour n'importe quoi, peut tout faire).

A la lecture de ce tableau, on voit que les personnes âgées s'expriment plus sur le terme "fin", mais donnent pour les deux termes plus de connotations de type S. En ce qui concerne les personnes plus jeunes, par contre, le terme "malin" se voit privilégié chez les agriculteurs, mais les deux termes prennent plutôt une définition de type T. Cette observation nous incite, pour la suite des comparaisons, à réunir les données pour les deux mots. Notons que les thèmes qui ne peuvent être classés S ou T sont relativement nombreux (23% des thèmes évoqués), et mériteraient sans doute une analyse séparée que nous n'avons pas la place d'entreprendre ici; dans la suite, nous ne tiendrons donc pas compte de ces réponses.

⁴ Il s'agit des vaches dominantes d'un troupeau mais aussi de celles qui sont appelées à se mesurer lors des "combats de reines" qui opposent, annuellement, les villages et les hameaux et constituent l'un des éléments-clé de l'organisation sociale.

Tableau 2

Nombre de thèmes évoqués dans chacune des catégories S (composantes sociales) et T (technologiques), pour les entretiens semi-directifs en français et en patois.

	FRA				PAT			
	V	J	J		V	J	J	
		A	NA		A	NA		
S	8	3	4	15	35	11	11	57
T	15	9	17	41	19	20	25	64
	23	12	21	56	54	31	36	121
N	8	5	7	20	8	5	7	20

Note: FRA = en français, PAT = en patois, V = personnes âgées (plus de 75 ans), J = jeunes (25 à 68 ans), A = agriculteurs, NA = non-agriculteurs, N = nombre de couples interrogés.

Le tableau 2 présente les fréquences des thèmes évoqués en français et en patois pour les 20 couples qui ont été interrogés dans les deux langues. Une première constatation s'impose: les personnes interrogées sont beaucoup plus loquaces en patois qu'en français, et/ou en présence d'une personne de leur milieu plutôt que face à des étudiants inconnus. En français, les trois groupes évoquent surtout des thèmes T (73% des thèmes évoqués); cela est également vrai en patois pour les personnes plus jeunes, mais non pour les plus âgées, qui évoquent à 65% des thèmes S.

Les proportions relatives de thèmes évoqués dans les catégories S et T sont reprises dans le tableau 3. On constate que, contrairement aux Baoulé de Côte d'Ivoire qui mettent l'accent sur les composantes dites "sociales" (S), tous les groupes interrogés en Suisse valorisent principalement les composantes technologiques (T) dans les entretiens semi-directifs, exception faite du groupe des personnes âgées quand l'entretien se passe en patois. On observe également que la technique alternative de la classification des descripteurs produit un changement dans la proportion de thèmes S qui sont choisis, surtout chez les personnes âgées, mais également en partie chez les personnes plus jeunes et, en particulier les agriculteurs.

L'ensemble de nos données nous permet donc de rendre compte des constats qui suivent.

1. Effet de l'âge sur le choix des mots ($\chi^2=18.8$, $df=1$, $p=0.00$): les âgés préfèrent nettement le terme "fin" à celui de "malin" (rapport de 45/9); en revanche, ce rapport (30/37)

Tableau 1

Nombre de thèmes évoqués dans chacune des catégories S (composantes sociales), T (technologiques) et Au (autres), pour les deux termes de patois, *fin* et *malin*.

	FIN				MALIN			
	V	J	J		V	J	J	
		A	NA		A	NA		
S	29	0	6	35	6	11	5	22
T	16	6	18	40	3	14	7	24
Au	16	1	9	26	5	2	4	11
N	8	5	7	20	8	5	7	20

Note: V = personnes âgées (plus de 75 ans), J = jeunes (25 à 68 ans), A = agriculteurs, NA = non-agriculteurs, N = nombre de couples interrogés.

Tableau 3

Pourcentages des thèmes évoqués dans chacune des catégories S (composantes sociales) et T (composantes technologiques) dans les entretiens semi-directifs (*ESD*) et la classification de descripteurs (*CD*), en Côte d'Ivoire (CdI) et en suisse (EV=Evolène, Suisse).

	CdI BA	EV				
		FR			PA	
		J NA	J A	V	J	V
<i>ESD</i>						
S	63	24	27	21	33	65
T	37	76	73	79	67	35
<i>CD</i>						
S	-	32	44	52	-	-
T	-	68	56	48	-	-
N	42	17	17	32	8	12

Note: Langues utilisées: BA = Baoulé, FR = français, PA = patois. Sujets: J = jeunes (25 à 68 ans), V = personnes âgées (plus de 75 ans), A = agriculteurs, NA = non-agriculteurs, N = nombre de couples interrogés.

est peu contrasté chez les plus jeunes.

2. Effet croisé de l'âge et de l'appartenance socio-professionnelle sur le choix des mots ($\chi^2=34.8$, $dl=2$, $p=0.00$): parmi les plus jeunes, une distinction claire s'opère entre les agriculteurs et les non-agriculteurs dans la mesure où les termes "fin" et "malin" sont évoqués dans un rapport de 24/12 chez ces derniers contre 6/25 chez les premiers.

3. Effet de la situation d'entretien (en français/en patois): le premier effet de la situation d'entretien porte, on l'a dit, sur la loquacité des interviewés: les items fournis en français et en patois sont, tous groupes confondus, dans un rapport de 56/121, et cet effet est particulièrement sensible en ce qui concerne les items S (15/57; contre 41/64, pour les items T); le second effet observé concerne les significations attribuées aux termes utilisés pour exprimer l'idée d'intelligence ($\chi^2=6.5$, $dl=1$, $p=0.02$): la dominante T est clairement présente dans les entretiens en français, tous groupes confondus (41/15) mais devient minime dans les entretiens en patois (64/57).

4. Cet effet (3) est plus marqué lorsqu'on tient compte de l'âge (chez les âgés: $\chi^2=6$, $dl=1$, $p=0.02$; chez les plus jeunes: $\chi^2=1.4$, $dl=1$, ns): les âgés, en français, privilégient les items T (15/8) alors que l'inverse se produit en patois (19/35); la dominante T reste présente chez les plus jeunes, en français (26/7) comme en patois (45/22), tant chez les A que chez les NA.

5. Effet du contexte sociétal (Baoulé/Evolène) sur les dominantes S ou T ($\chi^2=44$; $dl=1$, $p=0.00$): les évolénards, tous groupes confondus, privilégient les items T; en revanche, on trouve chez les Baoulé un rapport inverse.

6. Dans les données recueillies à Evolène, cet effet (5) est modulé par les variables âge et patois: dans les entretiens en patois, en effet, la dominante T reste présente chez les plus jeunes (45/22) alors qu'elle disparaît chez les âgés (35/19) au bénéfice de la dominante S ($\chi^2=12.2$, $dl=1$, $p=0.00$).

7. Il (effet 5) doit être également modulé par une autre condition de production des données que celle qui est relative à l'utilisation du patois, soit l'utilisation de descripteurs proposés lors de l'entretien en français: en effet, dans tous les groupes, les items T diminuent

au profit des items S. Tous groupes confondus, en effet, les items S augmentent dans la condition de passation "classification des descripteurs" ($\chi^2=10.8$, $dl=1$, $p=0.00$).

8. Ce dernier effet des conditions de production des données (descripteurs/entretiens) se voit amplifié lorsqu'on tient compte de l'âge: l'augmentation des items S dans l'utilisation des descripteurs, chez les âgés ($\chi^2=19.6$, $dl=1$, $p=0.00$), est plus marquée que chez les plus jeunes ($\chi^2=7$, $dl=1$, $p=0.01$); le même accroissement est également plus sensible chez les A ($\chi^2=4.9$, $dl=1$, $p=0.025$) que chez les NA, seul sous-groupe où la condition entretiens/descripteurs ne produit pas d'effet significatif ($\chi^2=1.3$, $dl=1$, ns). Notons que la diminution des items T, en revanche, est sensiblement semblable dans tous les groupes.

Discussion

Nos résultats ne permettent pas de délimiter l'effet spécifique des langues utilisées sur la variation de la production des contenus relatifs aux RS de l'intelligence: nous l'avons mentionné, en effet, l'utilisation du français *versus* du patois ne peut être dissociée du statut de l'interviewer (de provenance externe *versus* membre de la communauté évolénarde). Ils soulignent cependant clairement l'importance des conditions de production des données dans ce qui peut apparaître comme un constat de la variabilité des RS.

Cette première constatation n'est bien sûr pas nouvelle, dans la mesure où les données sont produites dans une situation de communication et, par conséquent, dans un rapport psychosocial, ainsi que l'exprime Rimé (1984, p. 416): "(...) bien au-delà des questions d'encodage, la manière dont s'exprime un individu dépend intimement de la matrice sociale au sein de laquelle il s'exprime, c'est-à-dire de l'ensemble des facteurs sociaux qui le concernent à ce moment".

Ce qui l'est plus, c'est sans doute de rapporter les conditions de production des données aux niveaux de la représentation étudiée. L'une d'entre nous (Schurmans, 1990) a déjà attiré l'attention sur les niveaux différents -anthropologique, sociétal ou groupal- qui sont atteints lorsque, dans l'étude des RS de la folie chez des enfants ou adolescents, on exploite un matériel verbal ou un matériel iconographique (De Rosa et Schurmans, 1994). Notre étude, à Evolène, permet de creuser cet aspect, à propos des RS de l'intelligence.

La modification introduite, dans la recherche effectuée en français, par l'adoption de la technique des descripteurs suite à l'entretien semi-directif réalisé par des étudiants étrangers à la commune, et celle qui est amenée, plus tard, par l'entretien semi-directif effectué en patois par une étudiante originaire d'Evolène, vont dans le même sens. Elles entraînent toutes deux l'accroissement des composantes S, au détriment des composantes T. Dans la comparaison "entretiens en français *versus* technique des descripteurs", nous avons déjà interprété l'accroissement des items S: une définition sociale de l'intelligence en termes "technologiques" correspond à une définition dominante au niveau sociétal, véhiculée par l'univers scolaire et les médias; elle est mobilisée, chez nos répondants, lorsqu'ils s'adressent à des universitaires de provenance exogène et correspond au biais de désirabilité sociale, fréquemment mis en lumière dans les recherches par entretien, dans la mesure où "l'enquête ayant accepté de participer à l'entretien s'efforcera de satisfaire à cette demande en produisant un discours, des réponses, supposés attendus" (Bézille, 1985, p. 133). La présentation de descripteurs, dès lors, ouvrirait le champ des réponses possibles et permettrait à une conception plus endogène de s'exprimer. Nous avons qualifié celle-ci de "groupale", dans la mesure où elle se distinguait de la définition "sociétalement" attendue. Les résultats de l'enquête menée en patois renforcent cette qualification, pour les raisons qui suivent:

- l'accentuation des composantes S se manifeste clairement quand l'enquêtrice marque son appartenance de groupe par l'utilisation du patois; le contenu des exemples donnés par les sujets montre bien la référence à un savoir partagé par les deux protagonistes de la relation d'enquête (par exemple, la dénomination de personnages-clé);

- c'est à l'intérieur d'une situation d'enquête qui permet l'expression de conceptions endogènes, que les différences internes subdivisant les habitants d'Evolène sont susceptibles de se manifester (entre âgés et plus jeunes, entre agriculteurs et non-agriculteurs).

La variabilité des contenus n'est pas, dans le cas qui nous concerne, liée à l'objet, comme le suggérait Windisch (op. cit., p. 178), à propos d'une étude sur le racisme et la xénophobie: "Si (...) on considère des problèmes moins 'chauds' et 'focalisés', il est tout-à-fait plausible que des prises de position et des raisonnements plus souples et variables puissent avoir cours". Proposé par le même auteur, le concept de "vie sociale" qui "viendrait ainsi s'intercaler entre celui de structure sociocognitive et celui d'objet et pourrait contribuer à expliquer le phénomène des variations et de leurs raisons d'être", semble pourtant pertinent dans la mesure où il recouvre non seulement des "types d'objet" ou des "facettes" différentes d'un même objet mais également la situation dans laquelle un même objet est considéré.

Le phénomène de "polyphasie cognitive", mis en lumière par Moscovici (1976) et traité par Windisch (op. cit.) sous le terme de "polyphonie cognitive et discursive" implique bien la prise en compte de rapports interculturels complexes. Sans doute, l'usage de langues différentes représente-t-il, comme dans notre étude, la dimension la plus immédiatement perceptible; il convient cependant de souligner qu'il n'a d'intérêt que dans la mesure où il manifeste, traduit, dévoile les représentations des langues elles-mêmes, de leurs localisations symboliques -en ce qui nous concerne: l'ailleurs, l'urbain *versus* le local, le village vécu- et de leurs référents -des étrangers instruits véhiculant les conceptions dominantes de l'intelligence *versus* les "gens du nous" qui ont d'autres préoccupations (plus "intelligentes"!); telles que, par exemple, l'épaisseur et la solidité du lien social, qui nous semblent constituer le réel enjeu des entretiens menés par M. Fournier. Nous rejoignons ici, une fois encore, le propos de Windisch (op. cit., p. 182) en soulignant l'importance, dans l'étude des RS, de l'approfondissement d'une "analyse *in vivo* de cas particuliers insérés dans la réalité quotidienne en train de se faire".

Comment cependant ébaucher plus clairement une articulation des éléments mis en jeu dans ce travail, soit les changements de langue et d'interlocuteur? Notre étude comparative des RS de la notion d'"intelligence" véhiculée en patois par les termes de "fin" et "malin", semble bien être interprétable dans les termes du modèle théorique de la logique naturelle proposé par Grize (op. cit., pp. 155-156) et même en constituer une illustration. Selon Grize, en effet, les RS "commandent" les modèles mentaux auxquels nous avons accès à travers les productions discursives des sujets qui en proposent une schématisation. Ces schématisations se servent "des termes de la langue dans laquelle elles sont produites" dans la mesure où les RS laissent dans la langue un "dépôt", les préconstruits culturels: les RS sont indissociables de l'aspect langagier, soit à la fois de la langue utilisée et de la situation discursive.

En ce qui nous concerne, cela implique que:

1. la notion d'"intelligence", à travers le discours, a été soumise à des extractions cognitives différentes, traduites, tantôt par le terme français, tantôt par les termes patois de "fin" ou de "malin", qui importent des "faisceaux" différents et, dès lors, des extractions sémantiques (prédicats) différentes;

2. si: a) la transformation du contenu de jugement (objet et prédicat) en énoncé, marquant la "prise en charge du sujet", c'est-à-dire la "position du locuteur par rapport à ce qu'il dit", résulte de la représentation de la situation d'interlocution; et que: b) les procédures

analogiques tout à la fois manifestent l'organisation interne des RS et expriment les points de vue auxquels se placent les locuteurs; cela implique alors que "le contexte soit décisif"; soit, dans notre étude, la schématisation est construite tantôt *pour* un interlocuteur universitaire étranger, tantôt *pour* une jeune femme d'origine locale. L'"image" produite de la notion d'intelligence, par l'acte sémiotique de la schématisation, est en même temps image des partenaires de l'interaction. L'image est "commandée" par les représentations que se fait le locuteur de lui-même, des connaissances, attitudes, opinions de l'enquêteur, de "ce dont il s'agit" (la notion d'intelligence), et des relations entre ces trois pôles.

L'utilisation du patois n'a pas seulement induit la mobilisation d'objets différents. Elle a, tout en même temps, inscrit la représentation que l'interviewé se faisait de M. Fournier, dans l'univers d'intercompréhension villageoise alors que l'utilisation du français, face à un interlocuteur inconnu, a situé la situation de communication à un niveau sociétal: celui qui met en jeu des valeurs dominantes véhiculées dans un espace social organisé par l'urbanité et par rapport auquel, selon les sous-groupes qui interagissent au sein de la commune d'Evolène, s'expriment à des degrés divers des rapports de compétition ou de collaboration.

Références bibliographiques

- Bézille, H. (1985). Les interviewés parlent. In: A. Blanchet (éd.), *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris: Dunod.
- Bond, M. H., & Yang, K. S. (1982). Ethnic affirmation versus cross-cultural accommodation. The variable impact of questionnaire language on chinese bilinguals in Hong Kong. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 13(2), 169-185.
- Dasen, P. R. (1988). Développement psychologique et activités quotidiennes chez des enfants africains. *Enfance*, 41, 3-24.
- Dasen, P. R., Dembele, B., Ettien, K., Kamagate, D., Koffi, D. A. & N'Guessan, A., (1985). N'glouèlè, l'intelligence chez les Baoulé. *Archives de psychologie*, 53, 293-324.
- De Rosa, A. S. & Schurmans, M.-N. (1994). Dessiner la folie. Apports de l'analyse d'un matériel figuratif à l'étude des représentations sociales de la maladie mentale. *Education et Recherche*, 1/94, sous presse.
- Follonier-Quinodoz, M. (1989). *Oléinna, dictionnaire du patois d'Evolène*. La Sage/Evolène: Ed. E. Follonier.
- Grize, J.-B. (1993). Logique naturelle et représentations sociales. *Textes sur les représentations sociales/Papers on Social Representations*, 2 (3), 151-159.
- Hewstone, M. (1989). Représentations sociales et causalité. In: D. Jodelet (éd.), *Les représentations sociales*. Paris: PUF.
- Jahoda, G. (1988). J'accuse. In: M. H. Bond (Ed.), *The cross-cultural challenge to social psychology*. Newbury Park, Calif.: Sage.
- Marzys, Z., & Voillat, F. (1971). *Colloque de dialectologie francoprovençale*. Université de Neuchâtel.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image, son public*. Paris: P.U.F.
- Mundy-Castle, A. C. (1974). *Social and technological intelligence in Western and non-Western cultures*. Legon: Universitas (University of Ghana).
- Rimé, B. (1984). Langage et communication. In: S. Moscovici (éd.), *Psychologie sociale*. Paris: P.U.F.
- Schule, E. (1965). *Le Valais vu à travers le glossaire des patois de la suisse romande*. Lausanne: Payot.

- Schurmans, M.-N. (1990). *Maladie mentale et sens commun. Une étude de sociologie de la connaissance*. Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé.
- Schurmans, M.-N. (1994). *Négociations silencieuses à Evolène. Transactions sociales et identités*. In: M. Blanc (éd.), *Pour une sociologie de la transaction sociale II*. Paris: L'Harmattan.
- Schurmans, M.-N., Dasen, P. R., & Vouilloz, M.-F. (1990/91). *Représentations sociales de l'intelligence: Côte d'Ivoire et Suisse*. In: N. Bleichrodt & P. Drenth (Eds.), *Contemporary issues in cross-cultural psychology* (pp. 347-358), Amsterdam: Swets & Zeitlinger.
- Schurmans, M.-N., & Dasen, P. R. (1992). *Social representations of intelligence: Côte d'Ivoire and Switzerland*. In: M. von Cranach, W. Doise, & G. Mugny (Eds.), *Social representations and the social bases of knowledge* (pp. 144-152), Bern: Hogrefe & Huber.
- Serpell, R. (1993). *The significance of schooling: Life-journeys in an African society*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Trognon, A. (1988). *Passages à l'acte dans les entretiens d'enquête. Connexions. L'entretien*, 52, 88/2, 67-80. Paris: Erès.
- Windisch, U. (1989). *Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique: l'exemple du raisonnement et du parler quotidiens*. In: D. Jodelet (éd.), *Les représentations sociales* (pp. 169-183). Paris: P.U.F.
- Yang, K. S. & Bond, M. H. (1980). *Ethnic affirmation by chinese bilinguals*. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 11 (4), 411-425.

Marcelle Fournier, Marie-Noëlle Schurmans, Pierre R. Dasen
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education
9, route de Drize - Bât. D
CH - 1227 Carouge
Switzerland